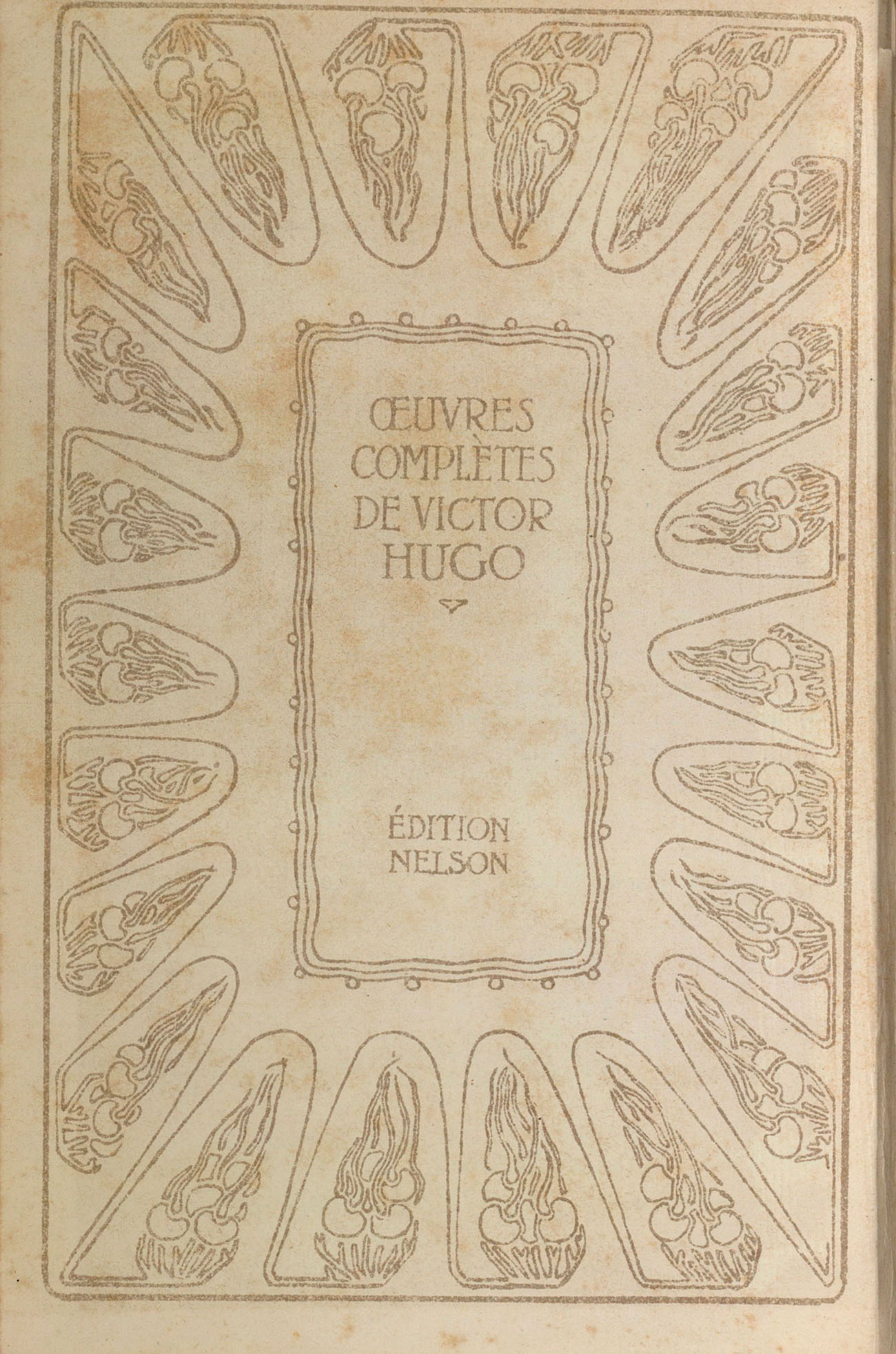


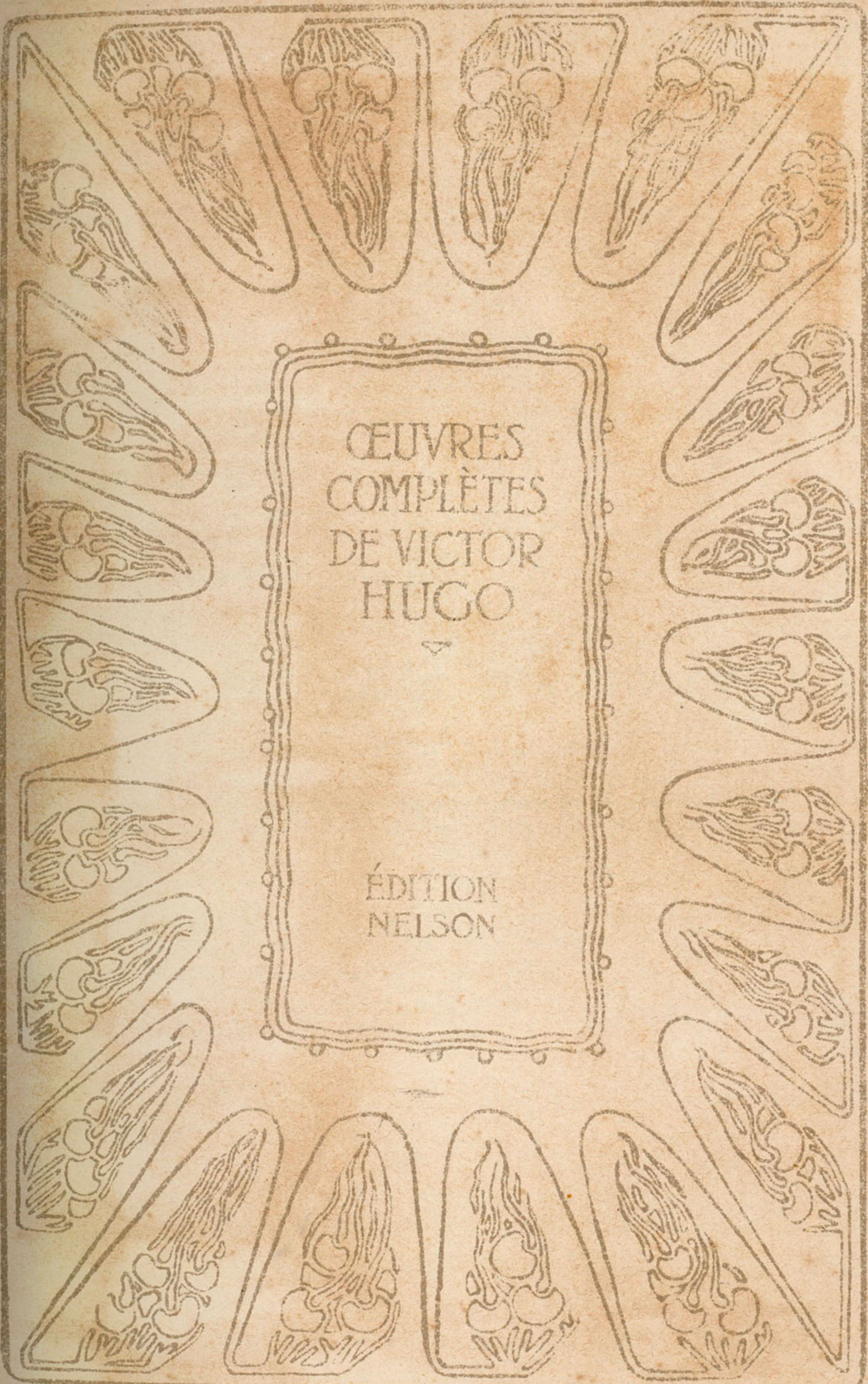
VICTOR-HUGO

LES
FEUILLES D'AUTOMNE,
LES
CHANTS DU CRÉPUSCULE.



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VICTOR
HUGO

ÉDITION
NELSON

A decorative border of stylized floral motifs, possibly representing the 'Fleur-de-Lys' or a similar heraldic symbol, surrounds the central text. The motifs are arranged in a repeating pattern along the top, bottom, and sides of the page.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VICTOR
HUGO

ÉDITION
NELSON

ŒUVRES COMPLÈTES DE
VICTOR HUGO

LES FEUILLES D'AUTOMNE

LES CHANTS DU CREPUSCULE



N

N

Les
Feuilles d'Automne

Les Chants
du Crépuscule

Par
Victor Hugo

Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

N

N

COLLECTION NELSON

Publiée sous la direction littéraire de
CHARLES SAROLEA,
Docteur ès lettres : Directeur de la Section
française à l'Université d'Édimbourg.



LES FEUILLES D'AUTOMNE

	<i>Pages</i>
<i>Préface</i>	13
<i>I. « Ce siècle avait deux ans !... »</i>	21
<i>II. A M. Louis B.</i>	24
<i>III. Rêverie d'un passant à propos d'un roi</i>	28
<i>IV. « Que t'importe, mon cœur ?... »</i>	32
<i>V. Ce qu'on entend sur la montagne</i>	33
<i>VI. A un voyageur</i>	36
<i>VII. Dicté en présence du glacier du Rhône</i>	39
<i>VIII. A M. David, statuaire</i>	42
<i>IX. A M. de Lamartine</i>	46
<i>X. « Un iour au mont Atlas... »</i>	55
<i>XI. Dédain</i>	56

	<i>Pages</i>
XII. « O toi qui si longtemps vis luire... »	59
XIII. « C'est une chose grande... » . . .	61
XIV. « O mes lettres d'amour!... » . . .	62
XV. « Laissez. — Tous ces enfants... » . . .	64
XVI. « Quand le livre où s'endort... » . . .	67
XVII. « Oh! pourquoi te cacher?... » . . .	68
XVIII. « Où donc est le bonheur?... » . . .	71
XIX. « Lorsque l'enfant paraît... » . . .	73
XX. « Dans l'alcôve sombre » . . .	75
XXI. « Parfois, lorsque tout dort... » . . .	78
XXII. A une femme	79
XXIII. « Oh! qui que vous soyez... » . . .	80
XXIV. « Madame, autour de vous... » . . .	82
XXV. « Contempler dans son bain... » . . .	83
XXVI. « Vois, cette branche est rude... » . . .	85
XXVII. A mes amis L. B. et S.-B. . . .	86
XXVIII. A mes amis S.-B. et L. B. . . .	90
XXIX. La pente de la rêverie	92

TABLE

7

Pages

XXX. <i>Souvenir d'enfance</i>	97
XXXI. <i>A Madame Marie M.</i>	102
XXXII. <i>Pour les pauvres</i>	103
XXXIII. <i>A ***, trappiste à la Meilleraye</i>	106
XXXIV. <i>Bièvre. — A Mademoiselle Louise B.</i>	107
XXXV. <i>Soleils couchants</i>	111
XXXVI. « <i>Un jour vient où soudain...</i> »	117
XXXVII. <i>La prière pour tous</i>	119
XXXVIII. <i>Pan</i>	135
XXXIX. « <i>Avant que mes chansons aimées</i> »	138
XL. « <i>Amis, un dernier mot!...</i> »	139

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

	<i>Pages</i>
<i>Préface</i>	143
<i>Prélude</i>	147
<i>I. Dicté après juillet 1830</i>	151
<i>II. A la colonne</i>	161
<i>III. Hymne</i>	170
<i>IV. Noces et festins</i>	172
<i>V. Napoléon II</i>	176
<i>VI. Sur le bal de l'Hôtel de Ville</i>	184
<i>VII. « O Dieu ! si vous avez la France... »</i>	186
<i>VIII. A Canaris</i>	187
<i>IX. « Seule au pied de la tour d'où sort... »</i>	190
<i>X. A l'homme qui a livré une femme</i>	191
<i>XI. A M. le D. d'O.</i>	194
<i>XII. A Canaris</i>	196
<i>XIII. « Il n'avait pas vingt ans... »</i>	200
<i>XIV. « Oh ! n'insultez jamais... »</i>	205

TABLE

9

	<i>Pages</i>
<i>XV. Conseil</i>	206
<i>XVI. « Le grand homme vaincu... » . . .</i>	212
<i>XVII. A Alphonse Rabbe</i>	213
<i>XVIII. Envoi des Feuilles d'Automne à Madame ***</i>	217
<i>XIX. « Anacréon, poète aux ondes érotiques »</i>	218
<i>XX. « L'aurore s'allume »</i>	219
<i>XXI. « Hier, la nuit d'été... »</i>	224
<i>XXII. Nouvelle chanson sur un vieil air . . .</i>	226
<i>XXIII. Autre chanson</i>	227
<i>XXIV. « Oh! pour remplir de moi... » . . .</i>	228
<i>XXV. « Puisque j'ai mis ma lèvre... » . . .</i>	229
<i>XXVI. A Mademoiselle J.</i>	230
<i>XXVII. « La pauvre fleur disait... » . . .</i>	235
<i>XXVIII. Au bord de la mer</i>	237
<i>XXIX. « Puisque nos heures sont remplies » .</i>	241
<i>XXX. Espoir en Dieu</i>	243
<i>XXXI. « Puisque mai tout en fleurs... » . .</i>	244

	<i>Pages</i>
<i>XXXII. A Louis B.</i>	245
<i>XXXIII. Dans l'église de ***</i>	253
<i>XXXIV. Écrit sur la première page d'un Pétrarque</i>	262
<i>XXXV. « Les autres en tous sens laissent... »</i>	263
<i>XXXVI. « Toi ! sois bénie à jamais ! »</i> .	265
<i>XXXVII. A Mademoiselle Louise B.</i>	268
<i>XXXVIII. Que nous avons le doute en nous</i>	271
<i>XXXIX. « Date lilia »</i>	274

LES FEUILLES D'AUTOMNE

LE moment politique est grave : personne ne le conteste, et l'auteur de ce livre moins que personne. Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question ; toutes les membrures du corps politique tordues, refondues ou reforgées dans la fournaise d'une révolution, sur l'enclume sonore des journaux ; le vieux mot *pairie*, jadis presque aussi reluisant que le mot *royauté*, qui se transforme et change de sens ; le retentissement perpétuel de la tribune sur la presse et de la presse sur la tribune ; l'émeute qui fait la morte. Au dehors, çà et là, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse ou qu'on met aux fers, l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne ; partout d'ailleurs, dans les états même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail ; de nouvelles religions, chose sérieuse ! qui bégayent des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre ; les vieilles religions qui font peau neuve ; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de l'intelligence ; les théories, les

imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai ; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au milieu d'un si orageux conflit de toutes les choses et de tous les hommes, en présence de ce concile tumultueux de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les erreurs, occupées à rédiger et à débattre en discussion publique la formule de l'humanité au dix-neuvième siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie ! pourquoi ?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a jamais varié dans cette pensée, l'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Parce que la terre tremble, est-ce une raison pour qu'il ne marche pas ? Voyez le seizième siècle. C'est une immense époque pour la société humaine, mais c'est une immense époque pour l'art. C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'orthodoxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen-âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre ; c'est tout cela ; et c'est aussi le tournant, magnifique et éblouissant de perspectives sans nombre, de l'art gothique à l'art classique. Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme, que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités, que commotions politiques, que chutes et écroulements des choses anciennes, que bruyant et sonore avènement des nouveautés ; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-

d'œuvre. On convoque la diète de Worms, mais on peint la chapelle Sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange.

Ce n'est donc pas une raison, parce que aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres, pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangues regorge de Démosthènes, parce que les rostres sont encombrés de Cicérons, parce que nous avons trop de Mirabeaux, ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas, dans quelque coin obscur, un poète.

Il est donc tout simple, quel que soit le tumulte de la place publique, que l'art persiste, que l'art s'entête, que l'art se reste fidèle à lui-même, *tenax propositi*. Car la poésie ne s'adresse pas seulement au sujet de telle monarchie, au sénateur de telle oligarchie, au citoyen de telle république, au natif de telle nation ; elle s'adresse à l'homme, à l'homme tout entier. A l'adolescent, elle parle de l'amour ; au père, de la famille ; au vieillard, du passé ; et, quoi qu'on fasse, quelles que soient les révolutions futures, soit qu'elles prennent les sociétés caduques aux entrailles, soit qu'elles leur écorchent seulement l'épiderme, à travers tous les changements politiques possibles, il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces

glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre ; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface ; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdure, ses fleurs, ses fruits naturels ; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs ; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain ; la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce : — Sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon ; mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne seront-elles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule ? — Ceci n'est plus qu'une question de second ordre, la question de succès, la question du libraire et non du poète. Le fait répond d'ordinaire oui ou non aux questions de ce genre, et, au fond, il importe peu. Sans doute il y a des moments où les affaires matérielles de la société vont mal, où le courant ne les porte pas, où, accrochées à tous les accidents politiques qui se rencontrent chemin faisant, elles se gênent, s'engorgent, se barrent et s'embarrassent les unes dans les autres. Mais qu'est-ce que cela fait ? D'ailleurs, parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne

volent bien que contre le vent. Or la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*, dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques. Quand on sent la poésie d'une certaine façon, on l'aime mieux habitant la montagne et la ruine, planant sur l'avalanche, bâtissant son aire dans la tempête, qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur le comprend, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poète qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, *ὀφθαλμός*, comme dit admirablement la métaphore grecque. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres, au-dessus desquels il n'y a rien. Non ; s'il publie en ce mois de novembre 1831 *les Feuilles d'Automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile au flot populaire qui emporte tant d'autres choses meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, et à voir ce qu'elle devient.

Qu'on lui passe une image un peu ambitieuse, le volcan d'une révolution était ouvert devant ses yeux.

Le volcan l'a tenté. Il s'y précipite. Il sait fort bien du reste qu'Empédocle n'est pas un grand homme, et qu'il n'est resté de lui que sa chaussure.

Il laisse donc aller ce livre à sa destinée, quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urbem*, et demain il se tournera d'un autre côté. Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi, au hasard, au premier vent qui en voudra ? Des feuilles tombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne. Ce n'est point là de la poésie de tumulte et de bruit ; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée ; des vers de l'intérieur de l'âme. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe ; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collège presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur ; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui ; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poète en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y a deux mille ans que Térence disait :

Plenus rimarum sum ; hac atque illac
Perfluo.

C'est maintenant le lieu de répondre à la question des personnes qui ont bien voulu demander à l'auteur si les deux ou trois odes inspirées par les événements contemporains, qu'il a publiées à différentes époques depuis dix-huit mois, seraient comprises dans *les Feuilles d'Automne*. Non. Il n'y a point ici place pour cette poésie qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique. Ces poésies véhémentes et passionnées auraient troublé le calme et l'unité de ce volume. Elles font d'ailleurs partie d'un recueil de poésie politique, que l'auteur tient en réserve. Il attend pour le publier un moment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympathies et quelles antipathies l'inspireront, on peut en juger, si l'on en est curieux, par la pièce XL du livre que nous mettons au jour. Cependant, dans la position indépendante, désintéressée et laborieuse où l'auteur a voulu rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissants aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement et toute mesure ; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques, mais qui, dans ses changements de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs¹ et ce qu'il ne se lassera jamais

¹ Préface de *Marion de Lorme*.

de dire et de prouver : que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les crédulités, et même les erreurs de sa première jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on lui rappelle qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier ; qu'il a presque aimé la Vendée avant la France ; que si son père a été un des premiers volontaires de la grande république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme madame de Bonchamp et madame de Larochejaquelein. Il n'insultera pas la race tombée, parce qu'il est de ceux qui ont eu foi en elle et qui, chacun pour sa part et selon son importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes, quels que soient même les crimes, c'est le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui a été le roi n'a plus sur la tête que des cheveux blancs.

Paris, 24 novembre 1831.

LES FEUILLES D'AUTOMNE



I

Data fata secutus.

Devise des Saint-John.

CE siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas !

O l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
 Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
 Table toujours servie au paternel foyer !
 Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
 Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
 Comment ce haut destin de gloire et de terreur
 Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
 Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
 A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
 Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
 L'océan convulsif tourmente en même temps
 Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
 Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
 J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
 Et l'on peut distinguer bien des choses passées
 Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
 Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
 Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
 Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
 Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
 Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
 Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
 Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
 Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
 Et quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,
 Le livre de mon cœur à toute page écrit !

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
 Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;
 S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
 Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;

Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

II

A M. LOUIS B.

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.
 VIRGILE.

LOUIS, quand vous irez, dans un de vos voyages,
 Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
 Toulouse la romaine où dans des jours meilleurs
 J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
 Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute,
 Laissez dans le logis vos compagnons de route,
 Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
 Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
 Montez à travers Blois cet escalier de rues
 Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues ;
 Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
 Quoiqu'il ait à la face une tache de sang ;
 Admirez, en passant, cette tour octogone
 Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone ;
 Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
 Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
 Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
 Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
 Vous le reconnaîtrez, ami, car, tout rêvant,
 Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
 Que la ville étagée en long amphithéâtre,
 Que l'église, ou la Loire, et ses voiles aux vents,
 Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,

Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles
 Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
 Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
 Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
 Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
 Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
 Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
 S'épanouit charmante entre ses deux vergers,
 C'est là. — Regardez bien. C'est le toit de mon père.
 C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
 Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
 Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé !

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
 Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
 Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
 Ne reverra jamais son vieux père endormi !

« Hélas ! il a perdu cette sainte défense
 Qui protège la vie encore après l'enfance,
 Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
 Prête une expérience au jeune matelot !
 Plus de père pour lui ! plus rien qu'une mémoire !
 Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire !
 Plus de récits guerriers, plus de beaux cheveux blancs
 A faire caresser par les petits enfants !
 Hélas ! il a perdu la moitié de sa vie,
 L'orgueil de faire voir à la foule ravie
 Son père, un vétérans, un général ancien !
 Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
 Et le seuil paternel qui tressaille de joie
 Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie !

« Le grand arbre est tombé ! resté seul au vallon,
 L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
 Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
 Tout le groupe orphelin, mère, enfants, jeune fille,
 Se rallie inquiet autour du père seul
 Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
 C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
 On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
 C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
 De travailler pour tous, d'agir, et de mourir !
 Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
 Descendre la sagesse austère et recueillie ;
 Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour,
 Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
 Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
 Et que pour travailler son âme reste nue,
 Laisant là l'espérance et les rêves dorés,
 Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
 Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
 Quitte son vêtement de fête de la veille !
 Mais le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
 Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
 S'en reviendra parée, et belle, et consolée ;
 Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
 N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
 L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour !

« Il continuera donc sa tâche commencée,
 Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
 Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
 Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
 Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
 Cette neige des jours qui blanchit notre tête !

« Ainsi du vétéran par la guerre épargné,

Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
 Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
 Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
 Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
 Un air de bienvenue et d'hospitalité !

« Un sépulcre à Paris ! de pierre ou de porphyre,
 Qu'importe ! Les tombeaux des aigles de l'empire
 Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
 Morts un jour de victoire en antiques héros,
 Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
 Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
 Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
 Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
 Il puisse converser avec ses frères d'armes.
 Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
 Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
 Parler de guerre ; au loin, dans l'ombre, ils peuvent voir
 Flotter de l'ennemi les enseignes rivales ;
 Et l'empereur au fond passe par intervalles.

« Une maison à Blois ! riante, quoique en deuil,
 Élégante et petite, avec un lierre au seuil, [→] *hera*
 Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
 Comme un charmant asile à reposer sa vie,
 Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
 Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs !

« Maison ! sépulcre ! hélas, pour retrouver quelque ombre
 De ce père parti sur le navire sombre,
 Où faut-il que le fils aille égarer ses pas ?
 Maison, tu ne l'as plus ! tombeau, tu ne l'as pas ! »

III

RÊVERIE D'UN PASSANT A PROPOS D'UN ROI

Præbete aures, vos qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum, quoniam non custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis.

SAP. VI.

VOITURES et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
 Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
 J'étais au Carrousel, passant, avec la foule
 Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule
 Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
 Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.
 Je suivais lentement, comme l'onde suit l'onde,
 Tout ce peuple, songeant qu'il était dans le monde.
 Certes, le fils aîné du vieux peuple romain,
 Et qu'il avait un jour, d'un revers de sa main,
 Déraciné du sol les tours de la Bastille.
 Je m'arrêtai : le suisse avait fermé la grille.

Et le tambour battait, et parmi les bravos
 Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.
 La fanfare emplissait la vaste cour, jonchée
 D'officiers redressant leur tête empanachée ;
 Et les royaux coursiers marchaient sans s'étonner.
 Fiers de voir devant eux des drapeaux s'incliner.
 Or, attentive au bruit, une femme, une vieille,
 En haillons, et portant au bras quelque corbeille,

Branlant son chef ridé, disait à haute voix :
— Un roi ! sous l'empereur, j'en ai tant vu, des rois !

Alors je ne vis plus des voitures dorées
La haute impériale et les rouges livrées,
Et, tandis que passait et repassait cent fois
Tout ce peuple inquiet, plein de confuses voix,
Je rêvai. Cependant la vieille vers la Grève
Poursuivait son chemin en me laissant mon rêve,
Comme l'oiseau qui va, dans la forêt lâché,
Laisse trembler la feuille où son aile a touché.

Oh ! disais-je, la main sur mon front étendue,
Philosophie, au bas du peuple descendue !
Des petits sur les grands grave et hautain regard !
Où ce peuple est venu, le peuple arrive tard ;
Mais il est arrivé. Le voilà qui dédaigne !
Il n'est rien qu'il admire, ou qu'il aime, ou qu'il craigne.
Il sait tirer de tout d'austères jugements,
Tant le marteau de fer des grands évènements
A, dans ces durs cerveaux qu'il façonnait sans cesse,
Comme un coin dans le chêne enfoncé la sagesse !

Il s'est dit tant de fois : — Où le monde en est-il ?
Que font les rois ? à qui le trône ? à qui l'exil ? —
Qu'il médite aujourd'hui, comme un juge suprême,
Sachant la fin de tout, se croyant en soi-même
Assez fort pour tout voir et pour tout épargner,
Lui qu'on n'exile pas et qui laisse régner !

La cour est en gala, pendant qu'au-dessous d'elle,
Comme sous le vaisseau l'océan qui chancelle,
Sans cesse remué, gronde un peuple profond
Dont nul regard de roi ne peut sonder le fond.

Démence et trahison qui disent sans relâche :
 — O rois, vous êtes rois ! confiez votre tâche
 Aux mille bras dorés qui soutiennent vos pas.
 Dormez, n'apprenez point et ne méditez pas
 De peur que votre front, qu'un prestige environne,
 Fasse en s'élargissant éclater la couronne ! —

O rois, veillez, veillez ! tâchez d'avoir régné.
 Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné ;
 Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
 Cabrer la liberté qui vous porte avec elle ;
 Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
 Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

Écoutez ! écoutez, à l'horizon immense,
 Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
 Ce murmure confus, ce sourd frémissement
 Qui roule, et qui s'accroît de moment en moment.
 C'est le peuple qui vient, c'est la haute marée
 Qui monte incessamment, par son astre attirée.
 Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
 Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
 Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
 Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
 Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
 Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux.
 Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève.
 Malheur à qui le soir s'attarde sur la grève,
 Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
 D'où vient qu'à l'horizon l'on entend ce grand bruit !
 Rois, hâtez-vous ! — rentrez dans le siècle où nous sommes,
 Quittez l'ancien rivage ! — A cette mer des hommes
 Faites place, ou voyez si vous voulez périr
 Sur le siècle passé que son flot doit couvrir !

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes penses dans le fond de mon âme,
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria : — Compagnon, le soleil est couché.

18 mai 1830.

IV

De todo, nada. De todos, nadie.

CALDERON.

QUE t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires, qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil,
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées ?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté !
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité.
La gloire fuit à tire-d'aile ;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu.
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle !

Hélas ! plus de grandeur contient plus de néant !
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois.
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface !
Mystérieux abîme où l'esprit se confond !
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface !

V

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE

O altitudo !

AVEZ-VOUS quelquefois, calme et silencieux,
 Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
 Était-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
 Aviez-vous l'océan au pied de la montagne ?
 Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
 Calme et silencieux, avez-vous écouté ?

Voici ce qu'on entend : — du moins un jour qu'en rêve
 Ma pensée abattit son vol sur une grève,
 Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
 Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
 J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
 Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
 Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
 Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
 Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
 Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
 Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
 C'était une musique ineffable et profonde,
 Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
 Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
 Roulait élargissant ses orbes infinis
 Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
 Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre.

Comme une autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix, dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel ;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers ; chant de gloire ! hymne heureux !
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux ;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste ; c'était le murmure des hommes ;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,

L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait ; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient ?
Hélas ! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères ! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait : NATURE ! et l'autre : HUMANITÉ !

Alors je méditai ; car mon esprit fidèle,
Hélas ! n'avait jamais déployé plus grande aile ;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour ;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain ?

VI

A UN VOYAGEUR

L'une partie du monde ne sait point
comme l'autre vit et se gouverne.

PHILIPPE DE COMMINES.

AMI, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite, et nous changent en sages
Au sortir du berceau.

De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant !

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon,
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison.

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes !
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.

Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfants dans vos mains tenant les têtes blondes,
 Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère !
— Où donc ton père ? où donc ton fils ? où donc ta mère ?
 — Ils voyagent aussi !

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil, ni lune ;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
 Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes,
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
 Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
 Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
 Enfoui mon trésor.

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
 Tendre ce corridor ;
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
 Ouvrir deux ailes d'or !

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
 Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel, et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
 Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit ; puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.

Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons !

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.

Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux ?

Venez ; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon !

Combien vivent joyeux qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères !
Pouvoir des ans vainqueurs !

Les morts durent bien peu. Laissons-les sous la pierre !
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! Quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie ?
Des plus chers, des plus beaux ?

Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ?

VII

DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER
DU RHÔNE

Causa tangor ab omni.

OVIDE.

SOUVENT, quand mon esprit riche en métamorphoses
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient ;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile ;
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure ;
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
Sur des Alpes de neige un vent jaloux la brise.

Qu'importe ! Suspendu sur l'abîme béant
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime,
Fait une couronne au géant !

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier ;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiège,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle ;
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux ;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traîne ;
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
Tant il est avant dans les cieux !

Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige,
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales,
Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
Les prismes du glacier en flots mêlés de fange ;
Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
Où se ressemblent tous les flots !

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.

Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
Redescendent des cieux aux mers.

1^{er} mai 1829.

VIII

A M. DAVID, STATUAIRE

D'hommes tu nous fais dieux.

RÉGNIER.

OH ! que ne suis-je un de ces hommes
 Qui, géants d'un siècle effacé,
 Jusque dans le siècle où nous sommes
 Règnent du fond de leur passé !
 Que ne suis-je, prince ou poëte,
 De ces mortels à haute tête,
 D'un monde à la fois base et faîte,
 Que leur temps ne peut contenir ;
 Qui, dans le calme ou dans l'orage,
 Qu'on les adore ou les outrage,
 Devançant le pas de leur âge,
 Marchent un pied dans l'avenir !

Que ne suis-je une de ces flammes,
 Un de ces pôles glorieux,
 Vers qui penchent toutes les âmes,
 Sur qui se fixent tous les yeux !
 De ces hommes dont les statues,
 Du flot des temps toujours battues,
 D'un tel signe sont revêtues
 Que, si le hasard les abat,
 S'il les détrône de leur sphère,
 Du bronze auguste on ne peut faire
 Que des cloches pour la prière
 Ou des canons pour le combat !

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David ! Mon corps, fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir !
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle,
Couvrant la ville de mon aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté !

Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,
Qui le relèves souverain !
Toi qui le scelles sur sa tombe
Qu'il foule avec des pieds d'airain !
Rival de Rome et de Ferrare,
Tu pétris pour le mortel rare
Ou le marbre froid de Carrare,
Ou le métal qui fume et bout.
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,
Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout !

Sans toi peut-être sa mémoire
Pâlirait d'un oubli fatal ;
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire
Visible sur un piédestal.
Ce fanal, perdu pour le monde,
Feu rampant dans la nuit profonde,
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde

LES FEUILLES D'AUTOMNE

Ni les écueils ni le chemin.
C'est ton souffle qui le ranime ;
C'est toi qui, sur le sombre abîme,
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée
Sous les traits d'un grand homme a lui,
Tu la fais marbre, elle est fixée,
Et les peuples disent : C'est lui !
Mais avant d'être pour la foule,
Longtemps dans ta tête elle roule
Comme une flamboyante houle
Au fond du volcan souterrain ;
Loin du grand jour qui la réclame
Tu la fais bouillir dans ton âme ;
Ainsi de ses langues de flamme
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va ! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux !
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux !
Fais de nos cités des Corinthes !
Oh ! ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit !
Honneur au sol que ton pied foule !
Un métal dans tes veines coule ;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit !

Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main ;

Cromwell, son aïeul et son maître,
T'eût livré son front surhumain ;
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint ; pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept coteaux ;
Au sépulcre prêt à descendre,
César t'eût confié sa cendre ;
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Pour lui tailler le mont Athos !

28 juillet 1828.

IX

A M. DE LAMARTINE

Te referent fluctus.

HORACE.

NAGUÈRE une même tourmente,
 Ami, battait nos deux esquifs ;
 Une même vague écumante
 Nous jetait aux mêmes récifs ;
 Les mêmes haines débordées
 Gonflaient sous nos nefs inondées
 Leurs flots toujours multipliés,
 Et, comme un océan qui roule,
 Toutes les têtes de la foule
 Hurlaient à la fois sous nos pieds !

Qu'allais-je faire en cet orage,
 Moi qui m'échappais du berceau ?
 Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
 Et d'un peu d'air, comme l'oiseau ?
 A cette mer qui le repousse
 Pourquoi livrer mon nid de mousse
 Où le jour n'osait pénétrer ?
 Pourquoi donner à la rafale
 Ma belle robe nuptiale
 Comme une voile à déchirer ?

C'est que, dans mes songes de flamme,
 C'est que, dans mes rêves d'enfant,
 J'avais toujours présents à l'âme
 Ces hommes au front triomphant,

Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu.

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et, voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel.

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront ;
Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers son double front.
Ils partent, on plaint leur folie.
L'onde les emporte ; on oublie
Le voyage et le voyageur... —
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,
Comme avec sa perle un plongeur !

Voilà quelle était ma pensée.
Quand sur le flot sombre et grossi
Je risquai ma nef insensée,
Moi, je cherchais un monde aussi !
Mais, à peine loin du rivage,
J'ai vu sur l'océan sauvage

Commencer dans un tourbillon
Cette lutte qui me déchire
Entre les voiles du navire
Et les ailes de l'aquilon.

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui, bien avant le mien, dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattîmes côte à côte,
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau !

L'autan criait dans nos antennes,
Le flot lavait nos ponts mouvants,
Nos banderoles incertaines
Frissonnaient au souffle des vents.
Nous voyions les vagues humides,
Comme des cavales numides,
Se dresser, hennir, écumer ;
L'éclair, rougissant chaque lame,
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer.

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,
Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan.
Tandis que la foudre sublime
Planait tout en feu sur l'abîme,
Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,

Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots.

Échangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux sœurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,
Dépasser le siècle en courroux ;
Nous tentions le même voyage ;
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux !

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante
Dont l'ombre auprès de moi flottait.
Seul je suis resté sous la nue.
Depuis, l'orage continue,
Le temps est noir, le vent mauvais ;
L'ombre m'enveloppe et m'isole,
Et, si je n'avais ma boussole,
Je ne saurais pas où je vais.

Dans cette tourmente fatale
J'ai passé les nuits et les jours,
J'ai pleuré la terre natale,
Et mon enfance et mes amours.
Si j'implorais le flot qui gronde,
Toutes les cavernes de l'onde
Se rouvraient jusqu'au fond des mers ;
Si j'invoquais le ciel, l'orage,
Avec plus de bruit et de rage,
Secouait sa gerbe d'éclairs.

Longtemps, laissant le vent bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom.
Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
Mais ce n'est plus la nef ployée,
Battue, errante, foudroyée
Sous tous les caprices des cieux,
Rêvant d'idéales conquêtes,
Risquant à travers les tempêtes
Un voyage mystérieux.

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient.
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile
Qui rayonne à l'œil ébloui ;
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui.

Le ciel serein, la mer sereine
L'enveloppent de tous côtés ;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités.
Le flot s'y brise en étincelles ;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler ;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et, comme le cygne qui nage,
On sent qu'il pourrait s'envoler.

Le peuple, auquel il se révèle
Comme une blanche vision,

Roule, prolonge, et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive.
Oh ! dit-elle, il vient, il arrive !
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,
Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs !

Oh ! rentre au port, esquif sublime !
Jette l'ancre loin des frimas !
Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts !
Oublie et l'onde et l'aventure,
Et le labeur de la mâturation,
Et le souffle orageux du nord ;
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port !

Tu reviens de ton Amérique !
Ton monde est trouvé ! — Sur les flots
Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un œuf sublime est éclos !
C'est un univers qui s'éveille !
Une création pareille
A celle qui rayonne au jour !
De nouveaux infinis qui s'ouvrent !
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'âme ont fait le tour !

Tu peux dire à qui doute encore :
« J'en viens ! j'en ai cueilli ce fruit.
Votre aurore n'est pas l'aurore,
Et votre nuit n'est pas la nuit.

LES FEUILLES D'AUTOMNE

Votre soleil ne vaut pas l'autre.
Leur jour est plus bleu que le vôtre.
Dieu montre sa face en leur ciel.
J'ai vu luire une croix d'étoiles
Clouée à leurs nocturnes voiles
Comme un labarum éternel. »

Tu dirais la verte savane,
Les hautes herbes des déserts,
Et les bois dont le zéphyr vanne
Toutes les graines dans les airs ;
Les grandes forêts inconnues ;
Les caps d'où s'envolent les nues
Comme l'encens des saints trépieds ;
Les fruits de lait et d'ambrosie,
Et les mines de poésie
Dont tu jettes l'or à leurs pieds.

Et puis encor tu pourrais dire,
Sans épuiser ton univers,
Ses monts d'agate et de porphyre,
Ses fleuves qui noieraient leurs mers ;
De ce monde, né de la veille,
Tu peindrais la beauté vermeille,
Terre vierge et féconde à tous,
Patrie où rien ne nous repousse ;
Et ta voix magnifique et douce
Les ferait tomber à genoux.

Désormais, à tous tes voyages
Vers ce monde trouvé par toi,
En foule ils courront aux rivages
Comme un peuple autour de son roi.
Mille acclamations sur l'onde
Suivront longtemps ta voile blonde

Brillante en mer comme un fanal,
Salueront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal.

Ah ! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi
Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme,
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpide,
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis.

C'est mon tourbillon, c'est ma voile !
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux !
C'est la tourmente qui m'emporte !
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair !

Alors, d'un cœur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami
Que toujours poursuit à coups d'aile
Le vent dans ta voile endormi.
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,

Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel !

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,
Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre
Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse !
Colomb doit plaindre La Pérouse.
Tous deux étaient prédestinés !

20 juin 1830.

X

Æstuat infelix.

UN jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent : — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses
Où vient la jeune fille, errante en liberté,
Chanter, rire, et rêver après qu'elle a chanté ;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan ! notre tête sereine,
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs !

Mais toi, géant ! — d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve ?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit ?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre ?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre ?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front ?
Et ce front, où jamais printemps ne souriront,
Qui donc le courbe ainsi ? quelle sueur l'inonde ?... —

Atlas leur répondit : — C'est que je porte un monde.

24 avril 1830.

XI

A LORD BYRON, EN 1811

DÉDAIN

Yo contra todos y todos contra yo.

Romance de Viejo Arias.

I

QUI peut savoir combien de jalouses pensées,
De haines, par l'envie en tous lieux ramassées,
De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein !

Tu ne le sais pas, toi ! — Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpents s'élargit et s'écrase,
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piège infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs !

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton âme,
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,
Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,
Avant que tu n'aies mis la main à ta massue,
Tu te prends à sourire et tu dis : A quoi bon ?

Puis voilà que revient ta chère rêverie,
 Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie ;
 La lyre à réveiller ; la scène à rajeunir ;
 Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre ;
 Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
 Religion de l'avenir.

II

Allez donc ! ennemis de son nom ! foule vaine !
 Autour de son génie épuisez votre haleine !
 Recommencez toujours ! ni trêve, ni remord.
 Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
 Roulez votre rocher, refaites votre tâche,
 Envieux ! — Lui poëte, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,
 N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.
 La gloire est un concert de mille échos épars,
 Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,
 Pareil au bruit que font dans les places publiques
 Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas. — Il dit par intervalles
 Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,
 L'épine à mainte fleur ; que c'est le sort commun ;
 Que ce serait pitié 'écraser la cigale ;
 Que le trop bien est mal ! que la rose au Bengale
 Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe ! amis, ennemis, tout s'écoule.
 C'est au même tombeau que va toute la foule.
 Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.
 Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,
 On ferait à des rois des couronnes de gloire
 De tout ce qu'il dédaigne ici !

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue ?
 Que sert au flot amer d'écumer sur la proue ?
 Il ignore vos noms, il n'en a point souci,
 Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
 La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
 Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi.

III

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poètes,
 Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes
 Éteindre vos clameurs,
 Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble
 Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
 La chanson des rameurs !

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
 Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
 A la fois tous vos fronts ;
 Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,
 Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
 De mille mouchérons.

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles
 Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,
 Vos dieux, votre foyer,
 Phares éblouissants, clartés universelles,
 Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles
 Du pied de son coursier !

XII

In God is all.

Devise des Saltoun.

O TOI qui si longtemps vis luire à mon côté
Le jour égal et pur de la prospérité,
Toi qui, lorsque mon âme allait de doute en doute,
Et comme un voyageur te demandait sa route,
Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux,
Et pour toute raison disais : Soyons heureux !
Hélas ! ô mon amie, hélas ! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre ;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament ;
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule ;
Or, dans ce ciel, où va la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile ?
Des mille vérités que le bonheur nous voile,
C'est une qui paraît ! c'est la première encor
Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or !
Notre ciel, que déjà le sombre deuil réclame,
N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme,
Et du sud, du couchant, ou du septentrion,
Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon.
Et plus viendra la nuit, et plus, à plus funèbres,
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres,
Plus, dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés,
En foule apparaîtront de splendides clartés !

Plus nous verrons dans l'ombre, où leur loi les rassemble,
Toutes les vérités étinceler ensemble,
Et graviter autour d'un centre impérieux,
Et rompre et renouer leur cœur mystérieux !
Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots : Âme immortelle ! éternité de Dieu !

Car tant que luit le jour, de son soleil de flamme
Il accable nos yeux, il aveugle notre âme,
Et nous nous reposons dans un doute serein
Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.
Mais la nuit rend aux cieus leurs étoiles, leurs gloires,
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.
L'œil dans leurs profondeurs découvre à chaque pas
Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonnait pas,
Soleils plus flamboyants, plus chevelus dans l'ombre,
Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nombre !

9 août 1829.

XIII

Quot libras in duce summo ?

JUVÉNAL.

C'EST une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on épand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,
De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,
Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée,
D'être Napoléon, l'empereur radieux ;
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux les héros, les poètes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux !

Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher, dépassant les hommes de la tête ;
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau ;
Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent !...
— Voilà ce que je dis : puis des pitiés me viennent
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau !

16 juillet 1829.

XIV

Oh primavera ! gioventù dell' anno !
Oh gioventù, primavera della vita !

O MES lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous ! Je m'enivre encore à votre ivresse ;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge !
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous !

J'avais donc dix-huit ans ! j'étais donc plein de songes !
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui !
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme !
J'étais donc cet enfant, hélas ! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui !

O temps de rêverie, et de force, et de grâce !
Attendre tous les soirs une robe qui passe !
Baiser un gant jeté !
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire !
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté !

A présent, j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant !
Oh ! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant !

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite, et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?

Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Oh ! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains !

Oublions ! oublions ! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.

Rien ne reste de nous ; notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur !

Mai 1830.

XV

Sinite parvulos venire ad me.

JÉSUS.

LAISSEZ. — Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule ?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris,
Effarouchent la muse et chassent les péris ?... —
Venez, enfants, venez en foule !

Venez autour de moi. Riez, chantez, courez !
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde où rien ne nous sourit
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures !

Fâcheux ! qui les vouliez écarter ! — Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes ?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu
Passer toutes ces têtes blondes ?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette ?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant,
Au ciel sombre, au cœur du poète !

— Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
Ces chants purs où l'âme se noie?... —
Eh ! que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie !

La belle ambition et le rare destin !
Chanter ! toujours chanter pour un écho lointain,
Pour un vain bruit qui passe et tombe !
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits !
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées,
La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées.

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes, parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis ! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.

Venez, enfants ! — A vous jardins, cours, escaliers !
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers !

Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse !

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes.

Moi, quel que soit le monde et l'homme et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays dont la langue est faite pour ma voix,
Dont mes yeux aimaient les campagnes,
Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes !

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores.

XVI

Where should I steer?

BYRON.

QUAND le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,
Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,

Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop longtemps, comme un joug sur ma tête,
Le regard de mon âme à la terre tourné ;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égaré au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.

Elle court aux forêts où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois !

27 juin 1830.

XVII

Flebile nescio quid.

OVIDE.

OH ! pourquoi te cacher ? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi ?

Quelle ombre flottait dans ton âme ?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme ?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes ?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais le soir
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées ?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre.

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphyr
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir
 Nous fait courir et nous devance ;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
 Quand l'homme a pris son espérance !

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur ; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs, tes yeux purs et touchants
 Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
 Son azur lavé par les pluies.

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
 Malheur aux insensés qui rient !
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons ;
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
 Ceux qui pleurent à ceux qui prient.

Pleure afin de savoir ! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
 Raniment nos forces brisées.
Souvent l'âme, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
 Répand de ces douces rosées.

Pleure ! mais, tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
 Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
 Mets à part ton trésor de larmes.

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
 Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
 Souvent cache une perle humide !

Juin 1830.

XVIII

Sed satis est jam posse mori.

LUCAIN.

Où donc est le bonheur ? disais-je. — Infortuné !
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur, et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament !

Plus tard, aimer, garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme,
Glisser un mot furtif dans une tendre main,
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen,
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole,
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole,
Connaître un pas qu'on aime et que jaloux on suit,
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les âmes,
Toujours souffrir ; parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil !

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse ;
Tout sentir, être heureux, et pourtant, insensé !
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé ;
Voir aux feux de midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse,

Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
 Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir ;
 Effacer de son front des taches et des rides ;
 S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
 De cieux lointains, de mers où s'égarer nos pas,
 Redemander cet âge où l'on ne dormait pas ;
 Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
 Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
 Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
 Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour !

Vieillir enfin, vieillir ! comme des fleurs fanées
 Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années,
 Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris,
 Boire le reste amer de ces parfums aigris,
 Être sage, et railler l'amant et le poète,
 Et, lorsque nous touchons à la tombe muette,
 Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
 Nos enfants qui déjà sont tournés vers les leurs !

Ainsi l'homme, ô mon Dieu ! marche toujours plus sombre
 Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.

C'est donc avoir vécu ! c'est donc avoir été !
 Dans la joie et l'amour et la félicité
 C'est avoir eu sa part ! et se plaindre est folie.
 Voilà de quel nectar la coupe était remplie !

Hélas ! naître pour vivre en désirant la mort !
 Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
 Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
 Mourir en regrettant la vieillesse et la vie !

Où donc est le bonheur, disais-je ? — Infortuné !
 Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné !

XIX

Le toit s'égaye et rit.

ANDRÉ CHÉNIER.

LORSQUE l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
 Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
 Quand vous la respirez ;
 Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
 S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
 Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
 Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
 N'ont point mal fait encor ;
 Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
 Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
 A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
 Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
 Vos ailes sont d'azur.
 Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
 Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
 Âme où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
 Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
 Ses pleurs vite apaisés,
 Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
 Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
 Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
 Frères, parents, amis, et mes ennemis même
 Dans le mal triomphants,
 De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
 La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
 La maison sans enfants !

XX

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
SAINTE-BEUVE.

DANS l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants ;
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchanter !
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor ;
Des lys et des roses
Plein le corridor ;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or.

Enfant, rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte
Tu vas, que t'importe !
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin ;
Et l'inquiétude,
A la froide main,
De son ongle aride
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain !

Il dort, innocence !
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel !
Mais l'ange le touche,
Et, berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel !

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient opprimer.
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

10 novembre 1831.

XXI

Πᾶν μοι συναρμόζει, ὃ σοι εὐάρμοστόν ἐστι,
 ὦ κόσμε· οὐδέν μοι πρόωρον, οὐδὲ ὀψιμον, τὸ
 σοὶ εὐκαιρον· πᾶν καρπός, ὃ φέρουσιν αἱ σαὶ
 ὦραι, ὦ φύσις· ἐκ σοῦ πάντα, ἐν σοὶ πάντα,
 εἰς σὲ πάντα.

MARC-AURÉLE.

PARFOIS, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
 Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie ;
 J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit ;
 Et l'heure vainement me frappe de son aile
 Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
 Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme
 Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme ;
 Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné ;
 Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
 Le roi mystérieux de la pompe nocturne ;
 Que le ciel pour moi seul s'était illuminé !

Novembre 1829.

XXII

A UNE FEMME

C'est une âme charmante.

DIDEROT.

ENFANT ! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous !

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux, et les mondes,
Pour un baiser de toi !

8 mai 1829.

XXIII

Quien no ama, no vive.

OH ! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,
Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux ;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poète amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés ;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front ;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs ;
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs ;

Si jamais vous n'avez descendu les collines,
Le cœur tout débordant d'émotions divines ;
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls ;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre ;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,
Je t'aime ! n'a rempli votre âme tout un jour ;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes,
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour !

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires
Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux ;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait, oublieuse et vermeille,
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir ;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre âme allumait une autre âme,
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,
Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue...
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert !

XXIV

Mens blanda in corpore blando.

MADAME, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
 Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle
 De si doux pour le cœur,

Que, lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
 Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
 Et se met à chanter !

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame.
Car la chaste pudeur enveloppe votre âme
 De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
 Ce qui se passe en vous.

22 avril 1831.

XXV

Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer si forte
Che, come vedi, ancor non m'abbandona.

DANTE.

CONTEMPLER dans son bain sans voiles
Une fille aux yeux innocents ;
Suivre de loin de blanches voiles ;
Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les vers luisants ;

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond ;
D'un bal compter les girandoles ;
La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front ;

Regarder la lune sereine ;
Dormir sous l'arbre du chemin ;
Être le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main ;

Ouïr sur les harpes jalouses
Se plaindre la romance en pleurs ;
Errer, pensif, sur les pelouses,
Le soir, lorsque les andalouses
De leurs balcons jettent des fleurs ;

Rêver, tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,
Et que les notes embrasées
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol ;

Ne plus se rappeler le nombre
De ses jours, songes oubliés ;
Suivre fuyant dans la nuit sombre
Un Esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds ;

Des boutons d'or qu'avril étale
Dépouiller le riche gazon ;
Voir, après l'absence fatale,
Enfin, de sa ville natale
Grandir la flèche à l'horizon ;

Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou fabuleux
N'est rien pour mon âme enchaînée
Quand tu regardes inclinée
Mes yeux noirs avec tes yeux bleus !

12 septembre 1828.

XXVI

O les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses !
Doux zéphyr qui passiez alors dans ces beaux lieux,
N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux ?
SEGRAIS.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue ;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon âme, hélas ! endurcie et fermée,
Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
Pourquoi mon âme en fleur et tout épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds !

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune ;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune ;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants ;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire ;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire ;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps !

XXVII

A MES AMIS L. B. ET S.-B.

Here's a sigh to those who love me,
 And a smile to those who hate ;
 And whatever sky's above me,
 Here's a heart for every fate.

BYRON.

AMIS ! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
 Aux vieilles tours, débris des races disparues,
 La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
 Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
 Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
 Déchire incessamment les brumes de la mer ;

C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous enlève !
 Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
 D'aller voir Saint-Ouen à moitié démoli,
 Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
 Mille soins, et surtout la vague inquiétude
 Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe.
 De projets en projets et d'espace en espace
 Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
 Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,
 Nous disons : Il est temps. Exécutons ! c'est l'heure.
 Alors nous retournons les yeux : — la mort est là !

Ainsi de mes projets. — Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile, que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil ! cathédrales du Rhin !

Qui sait ? Jamais peut-être. — Et quand m'abriterai-je
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros,
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte,
N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux ?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine ombre,
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre,
Je vis. J'ai trois enfants en cercle à mon foyer ;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte,
Elle me crie : Ami ! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer !

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir je le rêve si beau !
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau !

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
De noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour !

Et je rêve ! Et jamais villes impériales
 N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales.
 Gardons l'illusion ; elle fuit assez tôt.
 Chaque homme, dans son cœur, crée à sa fantaisie
 Tout un monde enchanté d'art et de poésie.
 C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
 Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre ?
 Que ferons-nous après ? où descendre ? où courir ?
 Plus de but à chercher ! plus d'espoir qui séduise !
 De la terre donnée à la terre promise
 Nul retour ! et Moïse a bien fait de mourir !

Restons loin des objets dont la vue est charmée.
 L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée.
 L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
 L'âme en songes de gloire ou d'amour se consume.
 Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
 Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel.

Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue,
 Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue !
 Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit !
 Folle création qu'un zéphyr inquiète !
 Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite !
 Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit !

Rêver, c'est le bonheur ; attendre, c'est la vie.
 Courses ! pays lointains ! voyages ! folle envie !
 C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
 Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
 — Où va l'esprit dans l'homme ? Où va l'homme sur terre ?
 Seigneur ! Seigneur ! — Où va la terre dans le ciel ?

Le saurons-nous jamais ? — Qui percera vos voiles,
Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles ?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder ?
Où donc est la science ? où donc est l'origine ?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'âme reste à sonder !

Que faire et que penser ? — Nier, douter, ou croire ?
Carrefour ténébreux ! triple route ! nuit noire !
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère, et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain.

14 mai 1830.

XXVIII

A MES AMIS S.-B. ET L. B.

Buen viage !
GOYA.

AMIS, mes deux amis, mon peintre, mon poëte !
 Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
 Vous redemande ici.

Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,
 Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
 De me les prendre ainsi !

Ils emportent en eux toute ma poésie ;
 L'un, avec son doux luth de miel et d'ambroisie,
 L'autre avec ses pinceaux.

Peinture et poésie où s'abreuvait ma muse,
 Adieu votre onde ! Adieu l'Alphée et l'Aréthuse
 Dont je mêlais les eaux !

Adieu surtout ces cœurs et ces âmes si hautes,
 Dont toujours j'ai trouvé pour mes maux et mes fautes
 Si tendre la pitié !

Adieu toute la joie à leur commerce unie !
 Car tous deux, ô douceur ! si divers de génie,
 Ont la même amitié !

Je crois d'ici les voir, le poëte et le peintre.
 Ils s'en vont, raisonnant de l'ogive et du cintre
 Devant un vieux portail ;

Ou, soudain, à loisir changeant de fantaisie,
Poursuivent un œil noir dessous la jalousie,
A travers l'éventail.

Oh ! de la jeune fille et du vieux monastère,
Toi, peins-nous la beauté, toi, dis-nous le mystère.
Charmez-nous tour à tour.

A travers le blanc voile et la muraille grise
Votre œil, ô mes amis, sait voir Dieu dans l'église,
Dans la femme l'amour !

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre !
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre ;
Car, pour notre bonheur,
Chacun de vous sur terre a sa part qu'il réclame.
A toi, peintre, le monde ! à toi, poète, l'âme !
A tous deux le Seigneur !

15 mai 1830.

XXIX

LA PENTE DE LA RÊVERIE

Obscuritate rerum verba sæpe obscurantur.
GERVASIUS TILBERIENSIS.

AMIS, ne creusez pas vos chères rêveries ;
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries ;
Et, quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord.
Car la pensée est sombre ! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible ;
La spirale est profonde, et quand on y descend
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,
Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur souvent on revient pâle !

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
Cette année, est de bise et de pluie attristé,
Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre
Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.
J'avais levé le store aux gothiques couleurs.
Je regardais au loin les arbres et les fleurs.
Le soleil se jouait sur la pelouse verte
Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfants joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant.

Je me laissais aller à ces trois harmonies,
Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies ;
La Seine, ainsi que moi, laissait son flot vermeil
Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil
Faisait évaporer à la fois sur les grèves
L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves.

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi
Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,
Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,
Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,
Et nous tous écoutant en cercle, ou regardant.
Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absents qui font de longs voyages.
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.
Quand j'eus, quelques instants, des yeux de ma pensée,
Contemplé leur famille à mon foyer pressée,
Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés
Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,
Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,
Se perdre autour de moi dans une immense foule.

Foule sans nom ! chaos ! des voix, des yeux, des pas.
Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on ne connaît pas.
Tous les vivants ! — cités bourdonnant aux oreilles
Plus qu'un bois d'Amérique ou des ruches d'abeilles,
Caravanes campant sur le désert en feu,
Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi sur l'onde qui chavire,
Jetant d'un monde à l'autre un sillon de navire,
Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts
Jette un fil argenté qui flotte dans les airs.